

Chez les ermites du Mont Valérien

En octobre 1703, l'archevêque de Paris fait appel à Louis-Marie pour une mission de confiance auprès des ermites du Mont-Valérien.

Ces moines vivaient dans un **monastère** à dix kilomètres de la ville, sur une hauteur d'où l'on découvre et la vallée de la Seine et l'un des plus beaux panoramas de l'Île de France. Ils étaient régis par une règle austère, avaient un régime végétarien, se consacraient au travail manuel entre les offices et devaient garder un silence perpétuel. Sous leurs longues coules blanches, on les voyait aller et venir sur les pentes de la colline où ils avaient chacun leur cellule. Ils vivaient sous l'autorité d'un supérieur ecclésiastique qui relevait directement de l'archevêque.



À côté d'eux, un **calvaire monumental** comprenant trois belles croix de pierre et une douzaine de chapelles avec les personnages du chemin de la Croix, était devenu un centre de pèlerinage de plus en plus fréquenté des Parisiens. Une société de prêtres assurait le service de ce pèlerinage et de l'église récente qu'on venait d'ériger. Elle fut consacrée le 10 octobre 1700 par Mgr Bazan de Flamenville par qui Montfort avait été ordonné, la même année. Les paroisses de Paris se succédaient sur le Mont, et des ca-

ravanes de pénitents venaient y camper.

Les ermites ne pouvaient qu'en subir le contrecoup. Leur réclusion s'élargit, ils tinrent hôtellerie et multiplièrent ainsi les contacts et les affaires avec les pèlerins ; le recueillement et le bon esprit déclinèrent parmi les frères, et leur concorde fut troublée. Le supérieur, M. Madot, se jugeant impuissant à ramener la discipline et la ferveur parmi les ermites s'en était remis à l'archevêque.

Le pauvre prêtre de la rue du Pot-de-Fer avait aussitôt pris le chemin du Mont-Valérien. Il ne s'agissait d'ailleurs pour lui que de changer d'ermitage. Mais sur la colline, c'est l'hiver et, à la bise qui souffle, s'ajoute l'accueil glacial des ermites, plus ou moins raidis dans leurs pré-

jugés ou leur méfiance. Ils sont vite désarmés, cependant, quand ils voient le nouveau venu partager leur train de vie le plus simplement du monde, assister à tous leurs exercices et leur donner l'exemple de toutes les vertus de leur saint état, du recueillement, de l'oraison, du silence, de la mortification. Tout en n'ayant qu'une mince soutane pour se défendre du froid, il n'en reste pas moins de longues heures, en prière, dans la chapelle où il grelotte parmi eux. Spontanément, ils lui offrent une de leurs coules blanches pour le protéger contre les morsures de l'air vif des hauteurs. Montfort l'accepte humblement de leurs mains et avec gratitude. Vite gagnés par la douceur et l'onction de ses exhortations, ils sentent se raviver, en eux, le désir d'une vie fervente. À la prière du saint prêtre, le feu sacré redescend sur la colline.

*En même temps qu'il ramène les ermites à leurs saintes observances, il s'enrichit lui-même d'un rêve qui ne le quittera plus. Cette colline dominant Paris et portant, dans la lumière, son calvaire et ses chapelles vers lesquelles ne cessent de monter les pèlerins, lui apparaît comme une magnifique et permanente glorification de la Croix. **Cette vision le suivra partout désormais et plusieurs fois, à Montfort-sur-Meu, à Pontchâteau, à Sallertaine, il tentera de la reproduire.***

Sa mission accomplie, Montfort regagna son refuge rue du Pot-de-Fer où il n'allait pas tarder à connaître la suite des desseins de Dieu sur lui. Ce sera une lettre signée des « **pauvres de Poitiers** » datée du 9 mars 1704 :

*« **Nous, quatre cents pauvres, vous supplions très humblement par le plus grand amour et gloire de Dieu, nous faire venir notre véritable pasteur, celui qui aime tant les pauvres, M. Grignon.** »*